

Ennemis public ?

premier a une réelle autorité littéraire, le second n'a qu'un pouvoir éditorial. Le premier cultive l'ambiguïté à son avantage, le second à son détriment. On dit du premier qu'il est cynique, mais du second qu'il est opportuniste. Courageux à affirmer sa lâcheté, Houellebecq est applaudi alors que BHL, réellement courageux lorsqu'il va au Pakistan, au Bangladesh ou en Bosnie, collectionne les quolibets. Dans tous les cas, cette alliance apparemment contre nature entre Diogène et Mosca, la dégueulasserie transparente au bras de la moraline infuse, ne saurait être pour les professionnels de la critique qu'un coup médiatique particulièrement inepte, une obscène foire aux vanités qui ne trompe personne, une affaire finalement plus foireuse que juteuse entre deux spécialistes de la posture qui, ici, se cassent la gueule l'un sur l'autre. Et qui lira leur livre et l'aimera se cassera la gueule avec eux. Finalement, celui qui prend le plus de risques, dans cette affaire, c'est le lecteur. « Croyez-moi sur parole – nous gagnerons du temps », demande un moment BHL à Houellebecq. C'est au lecteur qui suivra cette exhortation qu'Ennemis publics apparaîtra

\\ **Finalement, celui qui prend le plus de risques, dans cette affaire, c'est le lecteur.** //

dans toute sa beauté et sa vérité – d'autant, comme le précise Houellebecq citant Schopenhauer, qu'il est difficile de mentir par lettre. Il faut certes aimer la littérature pour adhérer aux paradoxes psychosociaux auxquels les deux auteurs nous invitent. Le désir de déplaire et pourtant d'être aimé – le désir d'être aimé dans ce qui déplaît. « Je ne souhaite pas être aimé malgré ce que j'ai de pire, mais en raison de ce que j'ai de pire, je vais jusqu'à souhaiter que ce que j'ai de pire soit ce que l'on préfère en moi. » En voilà du Houellebecq pur jus, magnifique, fraternel. Mais un non-littéraire peut-il comprendre cela ? Et que saisira-t-il de Lévy et de son être-juif (mais « juif solaire » !) qui apprit à ce dernier, et selon la leçon girardienne, que le bouc-émissaire était toujours le fait des religions non-révélees, païennes, toujours le fait de la meute, toujours le fait de « la multitude lyncheuse, dévoreuse, étrieuse », sinon « pâtissière » ? Car oui, nous suivrons BHL quand il parlera de ces fameux entartages comme des offenses faites au visage et dont personne ne semble mesurer la vraie violence physique et symbolique. Si l'on peut rire de tout, on

« Deux écrivains qui se prétendent persécutés présentent un plaidoyer et assument eux-mêmes leur défense ». Persécutés ? Des persécutés cinq étoiles, plutôt. L'incident est cependant révélateur des mœurs littéraires françaises en ce début du XXI^e siècle et c'est à ce titre qu'il est ici analysé.

L'idée même du livre mérite l'attention : elle leur serait venue durant un dîner. Encore fallait-il qu'elle eût été approuvée par leurs éditeurs. Pour quelle raison ? Ces auteurs n'ont rien de commun que d'avoir voulu se lancer dans le cinéma et d'avoir été étrillés par la critique cinématographique, laquelle ne fraye guère avec la littéraire. Houellebecq écrit des fictions, Lévy fait de la philosophie et du reportage. Qu'auraient-ils à se dire ? Ou à nous dire ? Qu'ils ne sont pas aimés ? Voire : les tirages du premier lui ont permis de se retirer en Irlande et de voyager à sa guise, la fortune et les « réseaux » de l'autre (il tient un bloc-notes dans Le Point et il est membre du conseil de surveillance de Libération) le mettent certainement à l'abri des malveillances. Ils ne sont ni l'un ni l'autre Salman Rushdie, Taslima Nasreen, Jean-Marc Rouillon ou Carlos. Cependant, ils seignent. Et les éditeurs de monter un « événement » – nous sommes dans l'événementiel, non ? – qui leur permettra de faire leur numéro et peut-être, de reconquérir non la faveur du public, puisqu'ils l'ont déjà, mais l'affection.

Mais passons aux textes.

L'échange entre les deux proscrits virtuels dure du 27 janvier au 11 juillet 2008. Le coup d'envoi est réservé à Houellebecq, romancier dont les révélations gluantes sur le

tourisme sexuel titillèrent le public il n'y a guère ; il ne reconnaît qu'un seul point commun aux épistoliers : « Nous sommes l'un comme l'autre des individus assez méprisables. » Et il fait mine de tailler ensuite un costard à l'autre : « Vous déshonorez jusqu'aux chemises blanches que vous portez. » Tout cela est évidemment au second degré : Houellebecq résume les chefs d'accusation imaginaires qui sont portés contre eux ; d'ailleurs, ils se donnent tout au long de leurs envois du « Cher Michel » et du « Cher Bernard-Henri ».

Incise : personne ne méprise l'un ni l'autre à ce point. Le sentiment commun, répercuté par les critiques, est qu'ils ont un petit talent, mais qu'ils en font trop. Ils ont tourné aux cabots. Tous deux ont oublié que lorsqu'on monte trop vite au sommet du mât de Cocagne, on montre son cul. Et qu'il est également périlleux de prendre des postures héroïques du haut de Sirius : Günther Grass et Milan Kundera, bien plus grands écrivains, l'ont vérifié.

BHL se demande sur quelle piste ils vont se lancer pour leur lamento à deux voix : leur médiocrité ? Non, il ne se tient pas pour médiocre. Il consent à ce que Houellebecq soit détesté, pour cause de nihilisme, mais lui non. La bonne piste est qu'ils seraient exécrés parce que les grands esprits le sont toujours, tels « Sartre, vomi par ses contemporains, Cocteau qui n'a jamais pu voir un film jusqu'au bout parce qu'il y avait toujours quelqu'un qui l'attendait pour lui casser la gueule, à la sortie, Pound dans sa cage, Camus dans sa boîte... » On reste confondu : Sartre a été le plus célèbre des écrivains de son époque ; je suis allé au cinéma avec Cocteau (à La Pagode) et nous sommes restés jusqu'à la